



« De la langue » chez Lafitau

Julia Galmiche-Essue

Volume 87, Number 1-2, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080437ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080437ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Galmiche-Essue, J. (2021). « De la langue » chez Lafitau. *Études d'histoire religieuse*, 87(1-2), 9–23. <https://doi.org/10.7202/1080437ar>

Article abstract

If *Customs of the American Indians Compared with the Customs of Primitive Times* (1724) has been extensively studied, the same cannot be said about the last chapter entitled “About Language”, which has been neglected by most of Lafitau’s commentators who deem it disappointing. If, on the face of it, the author is reflecting on the relationship between language and history, according to me his real purpose is to use language as a means to express his thoughts about religion and its origins. If the Jesuit’s comparative methodology leads to a form of relativism in diachrony, it paradoxically reinforces the dichotomies he is trying to reconcile.

« De la langue » chez Lafitau

Julia Galmiche-Essue¹

Résumé : Si *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps* (1724) a fait l'objet de nombreuses études, le dernier chapitre, intitulé « De la langue », a été laissé de côté par la plupart des commentateurs de Lafitau, car jugé décevant. Si, à première vue, l'auteur s'interroge sur le rapport entre langue et histoire, il s'agit, selon nous, d'un prétexte lui permettant de développer le lien entre religion et origines, la langue jouant le rôle d'instrument de comparaison. Si cette approche semble déboucher sur un certain relativisme en diachronie, elle conduit en réalité au renforcement des dichotomies auquel le jésuite tente d'échapper.

Abstract: If *Customs of the American Indians Compared with the Customs of Primitive Times* (1724) has been extensively studied, the same cannot be said about the last chapter entitled "About Language", which has been neglected by most of Lafitau's commentators who deem it disappointing. If, on the face of it, the author is reflecting on the relationship between language and history, according to me his real purpose is to use language as a means to express his thoughts about religion and its origins. If the Jesuit's comparative methodology leads to a form of relativism in diachrony, it paradoxically reinforces the dichotomies he is trying to reconcile.

Si l'ouvrage *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps* de Joseph-François Lafitau, publié en 1724, a fait l'objet de nombreuses études, le dernier chapitre intitulé « De la langue » a été peu étudié, car jugé par la plupart des commentateurs de Lafitau comme « l'un des plus décevants de l'ouvrage² ». Ceux-ci semblaient s'attendre à une démarche purement descriptive des systèmes linguistiques des langues

1. Julia Galmiche-Essue est doctorante au sein du Département d'études françaises de l'Université de Toronto. Sa thèse, financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, porte sur la mise en fiction du livre dans les littératures francophones contemporaines d'Afrique subsaharienne et de la Caraïbe.

2. Michèle DUCHET, *Le partage des savoirs. Discours historique et discours ethnologique*, Paris, La Découverte, 1984, p. 43.

autochtones, en particulier le huron et l'iroquois, alors que selon nous la langue sert ici de prétexte³ à l'auteur pour développer, sur la base de l'observation et de l'étude, une réflexion sur le rapport entre la langue et la religion des origines. Selon le jésuite, la langue en question n'est autre que « cette première Langue que parloient Adam & la postérité⁴ » dont les langues contemporaines conserveraient toutes des traces, bien que sous des formes différentes.

La question de la langue adamique étant, chez Lafitau, liée aux origines de l'humanité et notamment à la religion des « premiers temps⁵ », il n'est pas étonnant qu'elle soit évoquée au tout début et à la toute fin de l'ouvrage. Cette construction chiasmatisée correspond à la circularité de l'argumentation de l'auteur qui a pour point de départ la langue et son pendant, la religion, puis se concentre sur la société, ses pratiques et ses institutions, avant de revenir à la problématique linguistico-religieuse. On peut également y voir une parabole de l'humanité, laquelle correspond à la fois à la société au niveau macro et à l'individu au niveau micro. En effet, selon Lafitau, l'homme naît religieux, évolue au sein de sociétés régies par la religion, puis meurt religieux. Il s'agit donc d'inscrire au sein de ce cadre global, que l'on appellera l'histoire de l'humanité, des réalités en apparence opposées, à savoir présent et passé (cadre temporel), Europe et Amérique du Nord (cadre géographique), et enfin pratiques chrétiennes et pratiques païennes (cadre culturel).

3. La langue devient ici une sorte de synecdoque de Dieu puisqu'elle a été donnée aux hommes par ce dernier, tout comme le sentiment religieux.

4. Joseph-François LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain l'aîné et Charles-Etienne Hochereau, 1724, p. 460. Le concept de langue adamique est au cœur de l'analyse d'Anthony Pagden qui est le premier à s'être emparé de cette idée de manière sérieuse. Voir Anthony PAGDEN, *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 [1982].

5. Le concept de *prisca theologia* ou « théologie antique », qui apparaît pour la première fois dans l'Antiquité avec Eusèbe et Clément d'Alexandrie et refait surface à la Renaissance avec Marsilio Ficino et Giovanni Pico, repose sur l'idée selon laquelle les philosophes et les sages païens de l'Antiquité, notamment Platon, Pythagore ou encore Hermès Trismégiste, auraient reçu certains aspects de la « vraie religion ». Cet argument a été formulé à l'origine pour convertir les païens en réconciliant le christianisme et le néoplatonisme. Voir David A. HARVEY, « Living Antiquity : Lafitau's *Mœurs des sauvages américains* and the Religious Roots of the Enlightenment Science of Man », *Journal of the Western Society for French History*, 36 (2008), p. 79-80.

Les origines : le mythe de la Tour de Babel

Le lien qu'entretient la langue avec la religion est précisé dès les premières lignes du chapitre⁶. Lafitau écrit ainsi que « le langage [est] nécessaire à l'homme pour former les liens de la société⁷ », affirmation qui fait écho aux premières lignes du chapitre sur la religion, lui aussi placé en tête d'ouvrage : « Il faut une Religion aux hommes [...] pour l'ordre & le lien de la société⁸ ». Le lien existant entre langage et religion est défini d'emblée, les deux notions étant indissociables de l'idée même de sociétés humaines et, par conséquent, consubstantielles à celle des origines de l'humanité. Ainsi ce qui est vrai au sujet de la religion doit également l'être au sujet de la langue, aucune société ne pouvant exister sans ces deux prérequis. De même, tout être doué de parole fait partie de l'humanité, indépendamment de la langue parlée, idée qui va être développée un peu plus loin. Lafitau introduit alors le principe clé de son argumentation : au présent de l'humanité, caractérisé par une « multitude de Langues », fait écho le passé de l'humanité caractérisé quant à lui par « un même langage⁹ ». La diversité linguistique que tout un chacun peut observer à l'époque de Lafitau serait donc, selon ce dernier, le pendant de l'unité des origines, autrement dit la langue adamique.

Toutefois, pour que l'universalité de la langue-religion soit prouvée, encore faut-il que les deux pôles unité-diversité ne restent pas éternellement étrangers l'un à l'autre, ce qu'ils sont a priori. Ainsi, dans « cette multitude de Langues répandues dans le Monde, il regne dans celles mêmes des Peuples les plus grossiers un ordre et une économie qu'ils n'ont jamais été en état d'introduire eux-mêmes par art & par principes¹⁰ ». À l'évidence, ces peuples « grossiers » ne peuvent être à l'origine des qualités régnant dans leurs langues, la perfection ne pouvant naître de l'imperfection¹¹. Ces qualités doivent donc nécessairement venir d'ailleurs, mais d'où ? Le concept d'économie¹² rejoint celui d'ordre, le verbe *νέμω* signifiant « diviser » ou « partager », du partage et de la division découlant l'ordre, puis la loi. Cette idée est centrale puisque c'est Dieu qui, selon Lafitau, a donné en partage à l'humanité le don de la parole et l'idée même de religion ; seule la vraie religion, la religion chrétienne, permettant par conséquent de comprendre les principes régissant les langues du monde. Les missionnaires ne seraient

6. Le lien entre langue et religion devient le fil conducteur du chapitre, la Révélation de Jésus-Christ passant par la langue.

7. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 460.

8. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 108.

9. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 458-459.

10. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 458-459.

11. On retrouve ici l'argument apologétique qui réfute l'idée selon laquelle la religion serait le produit des humains.

12. De *οικονομία* en grec ancien, formé des mots *οἶκος* (la maison) et *νόμος* (la loi).

alors que des instruments divins seuls à même de percer le mystère des langues autochtones, la Révélation devenant également révélation des mécanismes des langues. Le jésuite utilise ainsi la division unité/diversité pour ordonner, autrement dit établir des relations intelligibles, raisonnées, entre des divisions en apparence irréconciliables, en l'occurrence passé et présent ou encore Est et Ouest.

Si l'origine divine de la langue est établie, encore faut-il expliquer le passage d'un même langage, puis d'une même langue à une multitude de langues. C'est la tâche à laquelle s'attelle Lafitau en évoquant un événement de la tradition biblique, celui de la Tour de Babel, dont la véracité ne peut pas être remise en cause puisque « [r]ien n'est mieux marqué dans la sainte Écriture que ce prodigieux événement¹³ ». Ainsi, Dieu aurait puni les hommes pour leur vanité en « broüill [ant] toutes les especes, & la signification des mots¹⁴ ». Si le changement est symbolisé par la diversité, il faut donc que ce qui ait existé avant ce changement soit caractérisé par l'unité. C'est bien cette dichotomie qui prime pour l'auteur, l'objectif étant de trouver une origine commune à toutes les langues du monde, de réconcilier diversité et unité linguistiques, synchronie et diachronie. Une telle quête n'est pas dénuée d'arrière-pensées, bien au contraire, puisque les notions de langue et de religion sont intrinsèquement liées à celle d'humanité, comme nous l'avons vu, l'établissement de ce que nous appellerons un monolinguisme primitif allant donc de pair avec l'établissement d'un monothéisme primitif¹⁵.

Il n'est pas étonnant dans ce contexte que Lafitau réfute l'idée selon laquelle « la Langue Hébraïque [serait] celle que parloient les hommes jusqu'au temps de la Tour de Babel¹⁶ ». En effet, si tel était le cas, l'ensemble des langues du monde, et par voie de conséquences les locuteurs de ces langues, auraient pour origine la langue hébraïque; cette dernière, et la religion qui y est associée, aurait dès lors la préséance sur les autres. Or, selon le jésuite, il est plus logique que Dieu n'ait pas conservé la langue adamique, car Dieu, traitant tous les hommes de la même manière, ne pouvait déceintement en favoriser un, en l'occurrence Heber, au risque de se montrer injuste, ce qu'il ne peut pas être étant donné qu'il est la perfection incarnée¹⁷. Ainsi, l'importance de la langue hébraïque ne serait pas d'ordre philologique, autrement dit ne tiendrait pas au fait qu'elle pourrait être la

13. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 459.

14. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 459.

15. L'adjectif « primitif » est à entendre ici au sens de « celui qui vient en premier ».

16. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 459-460.

17. « Quand Dieu n'eut pas conservé cette première Langue que parloient Adam et sa posterité, le miracle qu'il opéra à la Tour de Babel, eut-il été défectueux ? Il me paraît au contraire qu'il eut été plus complet en ne la conservant pas. » J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 460.

langue des origines, mais serait avant tout d'ordre historique, le jésuite reconnaissant que la langue hébraïque « est respectable à la vérité pour avoir été la Langue du Peuple de Dieu, & la première dans laquelle les livres saints ont été écrits¹⁸ ».

Cela permet à Lafitau d'introduire deux autres principes clés de son argumentation. Tout d'abord, il convient de distinguer la forme, à savoir la langue utilisée, en l'occurrence la langue hébraïque, du fond, autrement dit les idées véhiculées par la langue et, plus précisément, les principes de la vraie religion que Dieu aurait gravés dans le cœur des hommes lors de leur création. C'est cette confusion qui a pu conduire à la croyance erronée selon laquelle la langue hébraïque serait la langue originelle, car, on le rappelle, il s'agit de la première dans laquelle les livres saints ont été écrits. Deuxièmement, diversité ne veut pas dire absence d'humanité. Ainsi, « Heber étoit-il [aussi] homme de bien que les autres¹⁹ », tous les hommes sans exception s'inscrivant dans le paradigme de l'humanité, y compris les peuples autochtones américains²⁰. Pour le dire autrement, toutes les langues descendent d'une langue mère tout comme l'humanité descend du même homme, Adam. L'expérience linguistique de Lafitau vient corroborer cette thèse, car, quand bien même la langue hébraïque serait la langue originelle, elle n'aurait pas pu être conservée telle quelle, une langue étant nécessairement altérée, modifiée au contact des autres langues : « Il seroit en effet difficile de concevoir, comment [...] cette langue eut pû se conserver au milieu d'un peuple nombreux, qui en parloit une autre toute différente²¹ ». Ainsi, les langues évoluent et changent au fil du temps, le jésuite préparant ici l'argument selon lequel la différence observable entre les langues autochtones et les langues indo-européennes s'explique historiquement, donc rationnellement.

L'auteur donne alors deux exemples qui s'inscrivent parfaitement dans cette tentative de réconciliation des cadres temporel et géographique susmentionnés. Il commence par rattacher le présent au passé, autrement dit le français de l'époque à l'ancien français, introduisant l'idée selon laquelle deux langues d'aspect différent peuvent avoir une origine commune, les différences ne faisant que s'accentuer au fil du temps : « Nous en avons un exemple dans la Langue Française, laquelle est bien différente d'elle-même, si on compare ce qu'elle est aujourd'hui, avec ce qu'elle étoit il y a quatre ou cinq siècles²². » Le jésuite fait ensuite le lien entre Est et

18. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 460.

19. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 460.

20. Andreas MOTSCH, *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, Sillery, Septentrion, 2001, p. 34.

21. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 461.

22. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 462.

Ouest jusqu'à cette Langue mère dont toutes les langues descendent : « [I] a Phénicienne ou Chananéenne, & les autres Langues Orientales, qui approchent de l'Hébraïque, seront aussi des dialectes d'une même Langue mère qu'il est difficile de discerner dans un aussi grand éloignement²³ ». Le temps rend difficile, voire impossible l'identification des traits de la langue qui se rapportent à la langue adamique, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'existent pas (cadre temporel : passé-unité/présent-diversité). De même, les langues orientales et occidentales ont toutes une origine commune (cadre géographique : Est/Ouest, langues orientales/langue française). Lafitau construit ainsi son argumentation de manière à démontrer l'unité linguistique, donc religieuse, de l'humanité tout entière à travers le temps (avant Jésus-Christ), mais aussi à travers l'espace (cultures non européennes, non-chrétiennes)²⁴. La mention de l'évolution des langues dans le temps et l'espace prend tout son sens puisqu'elle permet d'introduire l'idée de mouvement, la dynamique à l'œuvre dans les langues n'étant qu'un reflet de la dynamique à l'œuvre entre les peuples.

La théorie de la transmigration peut alors faire son entrée, ce « long trajet qu'ils [les premiers peuples barbares] ont fait de Grèce en Amérique²⁵ ». Lafitau rapproche en une seule déclaration plusieurs dimensions qui semblent, à première vue, irréconciliables. Tout d'abord, le mouvement, entendre le changement est inhérent aux hommes. Ainsi, si ces derniers avaient une langue commune à l'origine, les mouvements migratoires qu'ils ont opérés au fil des siècles les ont amenés à évoluer au sein d'environnements très différents et, le temps passant, leurs croyances, leurs valeurs et leurs idées ont évolué différemment²⁶. La Tour de Babel devient alors métaphore de la langue elle-même, les hommes qui ont osé se rapprocher de Dieu (sommet) étant également ceux à qui Dieu a assigné les langues les plus pauvres (base), autrement dit celles permettant le moins d'abstractions²⁷, sans les exclure pour autant, à l'instar des langues autochtones. Finalement, Dieu n'aurait fait que (re) mettre de l'ordre, de l'économie dans le comportement déréglé des hommes. C'est ainsi que l'auteur résout une contradiction apparente,

23. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 462.

24. Laura AMMON, *Work Useful to Religion and the Humanities. A History of the Comparative Method in the Study of Religion from Las Casas to Tylor*, Eugene, Pickwick Publications, 2012, p. 57.

25. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 463.

26. William FENTON et Elizabeth MOORE, « Préface », dans Joseph-François Lafitau, *Customs of the American Indians Compared with the Customs of the Primitive Times*, Toronto, Champlain Society, 1974, p. XLVI.

27. Lafitau écrira lui-même dans la suite du chapitre : « Quoiqu'il y ait en cela quelque chose de vrai, & que la disette d'une part, & l'ignorance de beaucoup de choses de l'autre, doivent rendre leurs Langues plus stériles que les nôtres ». J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 485.

d'un côté le fait que les hommes aient tous la même origine, qu'elle soit linguistique ou religieuse, et de l'autre le fait que les peuples autochtones soient si différents des Européens²⁸.

L'Antiquité : barbares versus civilisés

Maintenant qu'une origine commune a été établie, Lafitau va tâcher de lier des présents différents à ce passé que nous avons tous en commun, à savoir l'Antiquité, étape intermédiaire entre l'époque à laquelle écrit l'auteur et les origines de l'humanité. La théorie du jésuite est claire, selon lui « une grande partie des Peuples de l'Amérique, & peut-être les Iroquois & les Hurons en particulier, sont descendus de ces Peuples barbares, lesquels occupèrent les premiers la Grèce²⁹ ». Ces peuples barbares, en l'occurrence les Pélagiens et les Helléniens, constituent donc le chaînon manquant permettant de relier les peuples autochtones de l'époque à ce passé originel, mais pour que ce lien soit valide, encore faut-il que ces peuples de l'Antiquité puissent s'inscrire dans le système dichotomique de Lafitau. Pour ce faire, ce dernier a recours à une comparaison récursive, ce qui lui permet d'effectuer des parallèles à travers le temps, mais aussi l'espace. Ainsi, si certains peuples se sont éloignés du droit chemin entre les origines (Adam et Ève) et la Tour de Babel, il faut que cette distinction entre (plus) civilisés – (bons) religieux et (moins) civilisés – (mauvais) religieux apparaisse également à une époque ultérieure, en l'occurrence l'Antiquité grecque.

On l'a vu, la langue est un élément de comparaison qui a été utilisée par Dieu pour distinguer des peuples en apparence identiques, car relevant tous de la même humanité, et pourtant différents dans leurs us et coutumes. Le temps passant, cette division entre les langues a apporté avec elle une autre distinction, celle entre soi et l'Autre, l'étranger étant alors jugé à l'aune de la langue. C'est notamment le cas des Grecs postérieurs qui

donn[èrent] le nom de Barbares non seulement aux Peuples, qui parloient des Langues absolument étrangères à la leur, mais encore à ceux qui parloient la leur, & qui la parloient mal, soit [...] par un accent grossier & corrompu, tel qu'on le trouve encore dans nos Provinces éloignées de la Cour, & des lieux où la Langue se parle dans toute sa pureté³⁰.

La langue devient un facteur discriminant à la fois entre peuples parlant des langues différentes, mais aussi entre locuteurs d'une même langue. Paradoxalement, ces différences permettent également des rapprochements entre Européens et peuples autochtones, ces derniers étant comparés aux

28. A. MOTSCH, *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, p. 50.

29. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 463.

30. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 464.

paysans européens. Lafitau n'est pas le premier à utiliser ce procédé, d'autres l'ayant précédé dans cette voie, à l'instar d'Acosta³¹.

L'objectif est simple : si les pratiques linguistiques des peuples autochtones peuvent être pensées comme similaires à celles des paysans européens, alors l'ensemble des barbares peut intégrer le monde de l'homme civilisé, bien que tout en bas de l'échelle sociale³². On retrouve également ici la distinction unité-diversité qui sous-tend l'argumentation de Lafitau, les locuteurs d'une communauté donnée pouvant parler la même langue (unité), même si certains la parlent mieux que d'autres (diversité des locuteurs). C'est là l'un des paradoxes du jésuite. Ce dernier refuse toute classification hiérarchique entre les langues, comme on l'a vu avec l'exemple de la langue hébraïque, rejetant ainsi l'approche européocentrique traditionnelle³³. Pourtant, il semble établir une hiérarchie entre locuteurs de la langue, par exemple la langue française, cette hiérarchie devenant un marqueur de différences sociales, ce qu'elle est toujours de nos jours. Enfin, un tel exemple lui permet de lier le passé et le présent, l'Antiquité et la France d'alors, et inversement.

L'Antiquité va ainsi permettre à Lafitau de développer toute une réflexion autour de la notion d'unité et de diversité, de synchronie et de diachronie. En effet, ceux que l'on nomme schématiquement « barbares » sur un plan synchronique ne le sont pas nécessairement sur un plan diachronique. L'exemple des Athéniens permet à l'auteur d'illustrer la dimension relative de ce que l'on appelle communément la différence : « D'ailleurs, quand bien même les Athéniens eussent été toujours stables dans leur pays, combien de Nations avons-nous, qui sans sortir de leurs terres, ont pris la Langue de celles qui les ont subjuguées³⁴? ». Ainsi, les Athéniens appellent *βάρβαροι* les peuples qui ne parlent pas le grec et pourtant, selon cette définition, leurs ancêtres pourraient eux-mêmes avoir été considérés comme barbares par les peuples qui les ont colonisés ; eux-mêmes partagent peut-être les mêmes ancêtres que lesdits barbares ; ils pourraient même avoir hérité leur langue de ces barbares et donc avoir des ancêtres en commun, car, après tout, « [p] resque tous les petits Peuples de l'Asie-Mineure étaient originaires de la Grèce³⁵ ».

31. A. PAGDEN, *The Fall of Natural Man*, p. 198-209.

32. A. PAGDEN, *The Fall of Natural Man*, p. 161-162. On peut se demander dans quelle mesure cette observation n'est pas avant tout européocentrique, le jésuite ne faisant que reproduire une dichotomie visible au niveau micro (dans son pays) au niveau macro (le reste du monde).

33. Madeleine A. SIMONS, « Joseph-François Lafitau, linguiste présaussurien », dans Michèle R. Morris (dir.), *Images of America in Revolutionary France*, Washington, Georgetown University Press, 1990, p. 17.

34. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 465.

35. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 465-466.

Si le concept de barbarie était avant tout ancré dans les différences linguistiques entre les peuples³⁶, cela ne veut pas dire pour autant que les différences observées dans un temps X étaient également des différences dans un temps Y et a fortiori Z, jusqu'aux origines. Au contraire, elles auraient très bien pu être similitudes. À nouveau, ce principe n'est pas seulement vrai en diachronie, mais aussi en synchronie. Autrement dit, écrit Lafitau, ceux que nous appelons « barbares » parce qu'ils parlent une langue différente de la nôtre, à l'instar des peuples autochtones, pourraient très bien ne pas avoir été si différents de nous à l'origine. C'est ce qui est arrivé à

la Langue latine, qui s'est répandue par-tout dans l'Europe à la faveur des conquêtes & des alliances du Peuple Romain, & qui s'est ensuite altérée & divisée en plusieurs dialectes, comme on peut le vérifier dans le François, dans l'Italien, dans l'Espagnol, & dans la Langue Franque³⁷.

Si l'on se place du point de vue des Grecs postérieurs, les hispanophones et les italophones devraient être considérés comme des barbares par les Français étant donné qu'ils parlent une langue différente de la leur, une langue qu'ils ne peuvent pas comprendre. Pourtant, force est de constater qu'à un moment donné de l'histoire tous partageaient la même langue, la langue latine.

Lafitau entreprend ici de démontrer que ce qui peut être appelé diversité dans un contexte temporel et géographique donné peut être appelé unité dans un autre. Tout est relatif et est donc avant tout une question de positionnement dans le temps et dans l'espace. Ainsi, ce n'est pas parce que les Européens et les peuples autochtones parlent des langues différentes à l'heure où écrit Lafitau qu'ils ne partageaient pas la même langue à un moment donné. Cette perspective historique dynamique, les changements étant motivés par les mouvements des peuples, a ceci de pratique qu'elle permet de renforcer la thèse d'une transmigration vers l'Amérique. En effet, les sources antiques illustrent bien l'importance des phénomènes migratoires, subis ou choisis, et des changements qui les accompagnent. Ce faisant, les faiblesses éventuelles de l'argumentation du jésuite deviennent des forces, dans la mesure où s'il est difficile d'établir des parallèles exacts entre des langues différentes, ce n'est pas par absence de coïncidence entre les mots des langues en présence. C'est parce qu'ils n'y sont peut-être plus ou sous une forme empruntée, modifiée, altérée, si bien qu'il est difficile de distinguer ce qui relève de la langue adamique et ce qui relève d'évolutions linguistiques ultérieures. Ces évolutions ne font que confirmer les interactions entre peuples et le fait que

36. A. PAGDEN, *The Fall of Natural Man*, p. 179.

37. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 466. On ignore si Lafitau fait référence au francique ou à la langue d'oïl. Le francique ne descendant pas du latin, il ne devrait pas faire partie de cette énumération.

ces derniers ont toujours été liés les uns aux autres, d'une manière ou d'une autre, et ce depuis l'aube de l'humanité.

Le lien entre le monde antique et le monde occidental étant établi, il ne reste plus maintenant qu'à établir un lien similaire entre le monde antique et le monde autochtone. Pour ce faire, Lafitau n'hésite pas à établir un parallèle entre une source antique reconnue, Hérodote, et lui-même, se parant, ce faisant, de l'autorité de la source citée. Il commence en ces termes : « Herodote & quelques autres Auteurs rapportent plusieurs termes de diverses Langues barbares, de la Phrygienne, de l'Egyptienne, de celles des Scythes, des Peuples de Thrace, des Perses, des Amazones, des Indiens, & de quelques autres Nations de l'Asie et de l'Afrique³⁸. » Il continue : « Ceux, qui posséderoient les diverses Langues de l'Amerique, pourroient sans doute trouver de l'Analogie entre ces termes anciens, & ces Langues dont ils auroient connaissance³⁹. » Hérodote permet à Lafitau de faire le lien entre Est et Ouest, monde antique et monde autochtone, mais aussi entre présent et passé, langues autochtones et langues de l'Antiquité. L'auteur cherche ici à établir des liens généalogiques entre les Premières nations qui vivaient dans le Nouveau Monde et, par conséquent, n'avaient pas connaissance de Jésus-Christ, et les Grecs et les Romains qui précédédaient ce dernier⁴⁰. De plus, lorsqu'il parle de « [c]eux, qui posséderoient les diverses Langues de l'Amerique », le jésuite fait référence à lui-même puisqu'il a non seulement étudié les langues grecques et latines, mais aussi les langues autochtones⁴¹.

Cette donnée est importante, car selon Lafitau c'est avant tout une méconnaissance des langues autochtones qui a abouti à un certain nombre de conclusions qu'il juge erronées et qu'il va tenter de rectifier. Ainsi, « les Historiens [...] auront encore plus facilement estropié les mots de leur Langue, que les figures de leurs personnes⁴² ». Lafitau paraît avoir conscience de cet écueil lié aux différences phonémiques qu'il a pu observer, à savoir que si les membres des Premières nations ne peuvent reproduire certains sons des langues européennes, il en va de même des Européens. Ainsi, les sons d'une langue ne peuvent être rendus qu'imparfaitement dans une autre, ce qui semble fragiliser l'argumentation de l'auteur, mais en même temps la renforce, car s'il est impossible de lui donner entièrement raison, il n'est pas non plus possible de lui donner entièrement tort. On peut toutefois se demander comment il parvient à construire une argumentation rigoureuse basée sur un système de comparaisons méthodiques alors qu'une partie des

38. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 467.

39. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 467.

40. L. AMMON, *Work Useful to Religion and the Humanities*, p. 57.

41. Leur étude était imposée aux missionnaires jésuites d'alors. Voir L. AMMON, *Work Useful to Religion and the Humanities*, p. 65.

42. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 467.

informations comparées proviennent de sources secondaires dont l'exactitude peut elle-même être remise en question⁴³ : de l'aveu même de Lafitau, les historiens « ont été si peu fidèles dans le récit qu'ils nous ont fait des mœurs & des coutumes des Barbares⁴⁴ ».

Période contemporaine de Lafitau : Amérindiens versus Européens

Dans la dernière partie du chapitre, Lafitau se penche sur les liens qu'entretiennent les missionnaires européens avec les peuples autochtones, la conversion de ces derniers passant obligatoirement par la langue. La question fondamentale pour l'auteur étant celle de la religion, l'aspect linguistique est d'autant plus crucial ici qu'il va lui permettre de répondre à deux critiques principales formulées à l'encontre de l'Église catholique. Le jésuite commence par citer le père Biard qui revient sur la difficulté d'expliquer la religion catholique aux membres des Premières nations. Il souligne ensuite le caractère problématique des propos tenus par certains auteurs ou que ceux-ci font tenir aux peuples autochtones, à l'instar du baron de Lahontan qui rend compte d'« un grand & long dialogue entre un Huron & lui en matière de Religion⁴⁵ », tout en gardant une apparence de neutralité dans le débat ainsi créé. On ignore si Lafitau fait référence à la première édition des *Dialogues* ou à celle de Gueudeville, nettement plus polémique que l'originale, mais ce qui est certain c'est qu'il va entreprendre de déconstruire les critiques professées à l'encontre de l'Église catholique par le truchement du Huron Adario, tout comme l'idée selon laquelle le droit naturel de l'individu primerait sur le droit divin. En effet, selon lui, ces critiques ne sont pas fondées, car elles sont mises dans la bouche d'un Huron qui ne pouvait pas être compris de Lahontan dont les compétences linguistiques en matière de langues autochtones étaient très limitées⁴⁶. Et quand bien même Lahontan aurait été en mesure de comprendre son interlocuteur, Adario n'aurait pas été capable de formuler ce genre de

43. Sans compter les difficultés que Lafitau a déjà citées (emprunts, variations, etc.).

44. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 467-468. On observe donc un certain relativisme dans l'argumentation, la méthode comparative « débouch [ant] ici sur l'évaluation critique des sources ». Voir M. A. SIMONS, « Joseph-François Lafitau, linguiste présaussurien », p. 19.

45. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 483.

46. « Je doute qu'après trente ans de séjour parmi les Hurons, il eut été capable de répondre à son Sauvage [...] ». J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 483.

pensées⁴⁷. On observe ici l'effort de Lafitau pour sauver la vision religieuse des dangers du libertinage qu'incarne Lahontan⁴⁸.

Si erreur il y a eu de la part de l'Église catholique en général, et des premiers missionnaires en particulier, concernant les peuples autochtones, elle vient du fait qu'ils « vouloient juger d'eux par nos manieres & par nos usages⁴⁹ », ce qui les a conduits à la fausse conclusion selon laquelle ces peuples seraient « sans Religion, sans Loix, & sans forme de République⁵⁰ ». La raison vient au secours de la foi, le relativisme professé permettant de sortir de l'aporie initiale, à savoir que si les Premières nations n'avaient aucune idée de la religion, celle-ci ne serait pas universelle, mais singulière, ce qui est impossible dans l'esprit du jésuite. L'enjeu est donc de taille puisqu'il s'agit de montrer que l'homme est une créature religieuse et qu'il n'existe aucun peuple sans religion⁵¹. Pour résoudre cette équation, une seule solution : connaître les langues autochtones, cette connaissance constituant la clé de compréhension de l'être et de la façon de penser des « sauvages » contemporains, tout comme elle l'était pour les barbares primitifs⁵². En effet, il est nécessaire de comprendre le fonctionnement de ces langues pour savoir ce qu'elles disent de Dieu et ainsi avoir confirmation que les Premières nations ne sont pas dépourvues de tout sentiment religieux. Ainsi, seuls ceux ayant une connaissance relativement fine des langues parlées par les peuples autochtones peuvent prétendre les connaître, autrement dit connaître leurs cultures et notamment leurs pratiques religieuses.

Lafitau s'inclut dans cette catégorie, lui qui a choisi de ne pas céder aux facilités du jargon pratiqué à l'époque entre Européens et Premières nations, car celui-ci ne lui donne pas accès aux pensées des peuples autochtones que seul l'apprentissage et surtout l'étude de leurs langues permettent : « j'étois obligé de leur dire de parler comme ils font entre Sauvages, & je comprenois alors beaucoup mieux leur pensée⁵³ ». C'est la raison pour laquelle il pense que les cultures primitives devraient être jugées pour et par elles-mêmes et non à l'aune des cultures européennes, même si cela est plus facile à dire qu'à faire comme son propre exemple nous l'a déjà montré. Observer les Premières nations à travers un prisme européen donne ainsi lieu à la

47. «[...] quand bien même il seroit vrai que le Sauvage eut été capable des raisonnemens qu'il lui fait faire [...]». J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 483.

48. Joan-Pau RUBIÉS, « Histoire sacrée et ethnographie comparative chez Lafitau », dans Mélanie Lozat et Sara Petrella (dir.), *La Plume et le calumet. Joseph-François Lafitau et les "sauvages américains"*, Paris, Garnier, 2019, p. 71.

49. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 484.

50. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 484.

51. W. FENTON et E. MOORE, « Préface », p. XLI.

52. A. PAGDEN, *The Fall of Natural Man*, p. 199.

53. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 476.

formulation de conclusions erronées, le missionnaire qui ne comprend pas le fonctionnement des langues autochtones ayant tendance à penser les peuples qui les parlent comme areligieux. Dans le même ordre d'idée, les Européens athées ou libres penseurs ne peuvent pas reconnaître chez les autres ce qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, autrement dit la croyance en Dieu.

Lafitau prend l'exemple du père Le Jeune qui en vient à la conclusion que les Premières nations ne doivent pas avoir de religion puisque leurs langues ne comportent aucun terme de dévotion : « tous les mots de piété, de dévotion & de vertu [...] ne se trouvoit [en] t ni dans la pensée, ni dans la bouche des Sauvages, n'ayant ni vraie Religion, ni connoissance de vertus, ni Police, ni Gouvernement, ni Royaume, ni République⁵⁴ ». Cette conclusion inexacte tient principalement au fait que les premiers missionnaires ignoraient tout de la construction des langues autochtones, à l'inverse de l'auteur qui va nous le prouver. Pour ce faire, Lafitau s'appuie sur une autre source antique, Aristote, et sa division de l'oraison en deux entités : le nom et le verbe. Or, « les Langues Huronnes & Iroquoises [...] n'ont que le verbe, qui domine dans toute la Langue ; ainsi point de nom substantif & adjectif, point de déclinaison, de cas, & d'articles⁵⁵ ». La construction des systèmes linguistiques des Premières nations explique donc pourquoi les premiers missionnaires n'y ont pas trouvé de signes religieux : c'est parce qu'ils ne cherchaient pas au bon endroit. Ils cherchaient des équivalents aux abstractions nominales propres aux langues qu'ils parlaient alors que les langues autochtones ne contiennent que des formes verbales.

Le fait que ces langues fonctionnent différemment ne veut pas pour autant dire que ces dernières, et par conséquent ceux qui les parlent, seraient privées de toute idée de Dieu ou de religion, au contraire. C'est à ce moment-ci de son argumentation que Lafitau en vient à développer le principe de l'arbitraire du signe linguistique, que théoriserait Saussure par la suite, à savoir que « [l]e langage en un sens, est une chose purement arbitraire, & les termes dont il est composé, n'étant que des signes institués pour représenter les choses auxquelles ils ont été attachés, ne signifient rien par eux-mêmes⁵⁶ ». L'énoncé de ce principe permet deux choses. Tout d'abord, il vient renforcer l'idée selon laquelle les différences observées entre les langues interviennent davantage au niveau du signifiant, la manière de dire, que du signifié, ce qui est dit. Deuxièmement, tout est relatif, tout système linguistique devant être pensé comme un microcosme au sein duquel le lien originel entre Dieu et les hommes reste échangé, même s'il apparaît différemment ou de manière travestie, voire dévoyée. Les langues sont

54. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 484-485.

55. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 486.

56. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 487.

donc fondamentalement égales, car provenant d'une même langue mère, seules les évolutions historiques successives expliquant le fait que certaines soient plus évoluées que d'autres. Ce présupposé égalitaire est nécessaire à l'argumentation de Lafitau puisque ce qui peut être dit sur la langue peut également être dit à propos des hommes et du sentiment religieux, les trois concepts étant intrinsèquement liés⁵⁷.

L'argument final de l'auteur, qui découle directement de ce qui précède, consiste à penser que les différences résident davantage au niveau du paraître que de l'être ou, pour le dire autrement, de la forme que du fond et que si les langues huronnes et iroquoises n'ont que des verbes, il se trouve dans ces derniers «un artifice admirable, qui supplée à tout le reste; & c'est cet artifice, qui fait toute l'économie de ces Langues, lesquelles ont leurs beautés comme les nôtres⁵⁸». Si les abstractions sont présentes dans les langues européennes sous une forme nominale, elles le sont dans les langues des Premières nations sous une forme verbale⁵⁹. À l'évidence certaines lois doivent nécessairement régir ces langues puisqu'elles parviennent à remplir leurs fonctions au sein des sociétés autochtones, à savoir faire du commerce ou communiquer, lois qui sont d'origine divine comme nous l'avons vu précédemment.

Il est intéressant de remarquer que le même terme, celui d'économie, ouvre et clôt le chapitre, démontrant à nouveau la circularité de l'argumentation de Lafitau, mais aussi l'aspect pédagogique que doit receler l'étude des mœurs et des coutumes des Premières nations. Ce ne sont pas les langues qui sont en faute ici, celles-ci descendant toutes de la langue adamique, mais les hommes qui en font une utilisation dans la limite de leurs capacités. La production de connaissances sur les langues autochtones et sur les locuteurs de ces langues doit ainsi permettre de faire évoluer les pratiques coloniales, notamment en matière de conversion. En effet, il s'agit d'éduquer pour mieux convertir. Inutile, comme les premiers missionnaires l'ont fait, de chercher à traduire des concepts religieux abstraits, les formes nominales n'existant pas dans les langues autochtones. Au contraire, étudier leur «*économie*», connaître le fonctionnement des systèmes linguistiques des Premières nations permet de mettre au point des méthodes de conversion plus efficaces basées sur les abstractions verbales et qui seront donc plus susceptibles d'être assimilées, puis adoptées par les peuples autochtones.

La conclusion du chapitre, quelque peu abrupte, a fait couler beaucoup d'encre. Certains, comme Fenton et Moore, y voient là l'empressement d'un

57. Religion, langue et société humaine pouvant être vues comme la Sainte Trinité de Lafitau.

58. J.-F. LAFITAU, *Mœurs des sauvages américains*, p. 489.

59. A. PAGDEN, *The Fall of Natural Man*, p. 181.

auteur à qui il tardait de voir son manuscrit publié⁶⁰. Une telle affirmation mérite toutefois d'être nuancée. Certes, le lecteur qui s'attendait à une grammaire en bonne et due forme des langues huronnes et iroquoises restera sur sa faim, mais si l'on part du principe que la démarche de Lafitau est d'ordre davantage philologique, la comparaison de phénomènes linguistiques venant étayer sa thèse généalogique et non pas l'inverse, le fait que Lafitau ait choisi de s'arrêter à ce moment précis de son analyse n'est pas si surprenant que cela. En effet, sa démonstration est achevée pourrait-on dire, la boucle est bouclée : toutes les langues du monde contiennent en essence l'idée de religion, donc l'idée de religion est présente dans toutes les sociétés dont la langue est le fondement. Par conséquent, tous les hommes qui composent ces sociétés peuvent être ramenés à la raison, le droit chemin étant celui de la religion catholique.

Conclusion

La langue devient par extension synonyme de religion chez Lafitau, l'argumentation du jésuite reposant sur une approche comparative basée à la fois sur des observations directes, mais aussi sur l'étude des langues autochtones et des sources antiques qu'il tente de rationaliser. Toutefois, l'interprétation de ces phénomènes est sous-tendue par un projet dont l'analyse peut aboutir à la formulation de deux hypothèses distinctes. Premièrement, le fait que Lafitau cherche avec tant d'insistance l'unité dans la diversité peut être vu comme paradoxal, car ce dernier annule du même coup les effets de la Tour de Babel en débrouillant l'écheveau embrouillé à dessein par Dieu. Irait-il donc à l'encontre de la volonté divine ? Deuxièmement, sa démarche pourrait être assimilée à une forme de rédemption, l'étude des langues des Premières nations devant aboutir à la restauration, sinon totale du moins partielle, de cet état pré-babélien dont l'arrogance et la vanité des hommes ont privé les contemporains de Lafitau⁶¹.

Cette forme de rédemption s'opérerait à travers la conversion de l'Autre à la vraie foi, à savoir la religion catholique, l'Autre étant à la fois l'autochtone, le barbare de l'Antiquité qui possède ou possédait une forme de spiritualité, bien que pervertie, mais aussi l'athéiste ou le libre penseur qui remet en cause la vision du monde théocentrique que défend Lafitau. Autrement dit, il s'agit de convertir de manière raisonnée les deux pans de l'humanité restés étrangers ou hermétiques à la seconde révélation en les rattachant à la première. Le discours du jésuite vise ainsi à combler les lacunes des deux pans de l'humanité à travers le chiasme, à la fois sémantique et syntaxique, qu'il entreprend de négocier.

60. W. FENTON et E. MOORE, « Préface », p. XLVII.

61. A. PAGDEN, *The Fall of Natural Man*, p. 181.